



HAL
open science

L'actualité de la pensée de Bernard Charbonneau

Francis Jauréguiberry

► **To cite this version:**

Francis Jauréguiberry. L'actualité de la pensée de Bernard Charbonneau. Bernard Charbonneau : habiter la terre, May 2011, Pau, France. pp. 9-12. hal-01683096

HAL Id: hal-01683096

<https://hal.science/hal-01683096v1>

Submitted on 12 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'actualité de la pensée de Bernard Charbonneau¹

Francis Jauréguiberry²

Merci aux promoteurs de ce colloque pour leur heureuse initiative et efficace organisation. Et j'y ajouterai, de façon égoïste : merci de m'avoir donné l'occasion de relire Bernard Charbonneau ! Je voudrais brièvement évoquer trois thèmes qui m'ont particulièrement interpellé et qui m'amènent à penser que la pensée de Bernard Charbonneau est très actuelle : la critique du modernisme, la question de la réflexivité et du sujet, et l'expérience temporelle.

1) Critique du modernisme

Charbonneau ne se livre pas à une critique de la modernité. Au contraire, sa pensée est profondément moderne, en ce qu'elle est réflexive, critique et tendue vers les conséquences du présent sur le futur. Par contre, toute son œuvre est traversée par une claire dénonciation du modernisme, ce qui est tout autre chose. Car le modernisme n'est pas la modernité : il n'en est que la traduction agressive, prométhéenne et suffisante d'elle-même. Dans son élan à vouloir contrôler le réel et mater la nature, le modernisme devait conduire au déclin des spécificités locales face aux enjeux universels, au dépassement des pesanteurs régionales par l'accélération mondiale des flux, à l'effacement de l'inscription spatiale du lien social par la généralisation des échanges. D'une certaine façon, il devait aussi conduire à la fin de la géographie traditionnelle par la généralisation d'un espace sans distance et d'une déterritorialisation des appartenances et des occupations. A l'époque où écrivait Charbonneau, tout ce qui résistait à ce mouvement était taxé de rétrograde, réduit à n'être que pures réactions ou nostalgies passéistes. Depuis les années 1980, par contre, on ne cesse de nous rebattre les oreilles avec le thème de la crise de la modernité, sa fin même et son dépassement par quelque chose qui, faute de conduire à quelque chose de cernable, est platement baptisé postmodernité. Mais c'est moins la modernité qui est en crise que son idéologie offensive, le modernisme, qui pendant près de deux siècles a lutté contre les croyances traditionnelles, l'attachement communautaire et la subjectivité partagée en ce qu'elles s'opposaient à la raison, à la liberté individuelle, à la science et au progrès.

Les recherches que nous menons au SET ont amplement montré que l'assimilation de la modernité au modernisme, de la raison à la rationalité instrumentale, et de la subjectivité à l'irrationalité doit être dépassée. L'urgence à penser les limites de la modernité et la diversité de ses manifestations est par contre plus que jamais d'actualité. Et c'est pourquoi toute notre intention porte sur les problèmes, les contradictions et les impasses, auxquels mène la modernité lorsqu'elle s'exacerbe et se radicalise dans certains de ses aspects au point d'engendrer de graves dysfonctionnements. Nous avons proposé d'appeler *hypermodernité* cet aspect de la *modernité par excès* et d'en étudier les dimensions, plus particulièrement dans la transformation des rapports à l'espace, aux territoires et aux lieux³. Que font les acteurs de nos sociétés contemporaines face aux excès et parfois aux points de saturation auxquels mène l'hypermodernité ? Comment parviennent-ils à mettre en œuvre des actions visant à ménager leur environnement alors que tout, et d'abord le système économique, pousse à l'exploiter ? Comment inventent-ils de nouvelles représentations spatiales, mêlant par exemple proximité télécommunicationnelle et éloignement physique ? À quelles formes hybrides et inédites l'écrasement du monde sur l'accès immédiat et en même temps l'expérience concrète de la

¹ Discours d'ouverture du colloque « Bernard Charbonneau : habiter la terre », Pau, 2-4 mai 2011.

² Professeur de sociologie, directeur du laboratoire SET.

³ *L'individu hypermoderne* (éd. N. Auber), Toulouse, Érés, 2004.

distance donne-t-il naissance ? En quoi la superposition de plusieurs appartenances, l'attachement à plusieurs lieux et le vécu de plusieurs proximités se jouant avec la distance, modifient-ils, en définitive, l'expérience d'être au monde ?

Sur toutes ces questions, Charbonneau s'est montré précurseur, en particulier sur l'impératif de ménager la nature et de « bien habiter la terre », thème de ce colloque. La notion de développement durable, même si elle est actuellement en voie de complète récupération (et l'on peut s'interroger sur la vertu de continuer d'employer ce terme valise) a au moins eu le mérite de dénoncer le modernisme sans renoncer à la modernité. Le fait de penser un développement durable prenait en effet acte des impasses auxquelles conduisaient l'idéologie et les pratiques modernistes dans les rapports aux milieux (les dégâts du progrès). Mais il permettait dans le même temps les dépasser par une pensée et des actions qui ne rompaient pas avec les fondements de la modernité (en particulier la raison et la capacité à offrir un espace politique à la liberté individuelle).

2) Réflexivité et liberté individuelle

La notion de réflexivité et de liberté individuelle traverse toute l'œuvre de Charbonneau (ou en tout cas ce que j'en ai lu). Ainsi, dans « Je fus », il décrit le sujet comme « l'autonomie d'un Je qui s'affirme ». La notion de réflexivité ne fait pas partie de son vocabulaire, mais c'est bien de cela dont il s'agit lorsqu'il aborde le statut de la liberté individuelle et de la responsabilité qui en découle. En amont (et il s'agit là d'un postulat métaphysique de Charbonneau), réside le statut ontologique de la liberté de l'individu dans sa capacité « d'arrachement », c'est-à-dire d'échappement aux déterminismes sociaux. Le propre de l'individu moderne est précisément cette capacité de distanciation, de prise de distance, de regard extérieur de soi à soi. Donc de réflexivité.

Charbonneau voit dans cette mise à distance de soi à soi et de la liberté qui en résulte une double conséquence. D'abord, et il s'agit du versant positif, c'est parce que l'individu a cette capacité de distanciation qu'il en vient à se percevoir, en partie au moins, comme objet social, c'est-à-dire comme le produit du phénomène de socialisation : « je suis ce que mon entourage a fait de moi ». Soi comme objet n'apparaît qu'en ce qu'un Je est capable de s'en décentrer. Cette conscience (plus ou moins aiguë, gratifiante ou malheureuse) est la condition de son expérience personnelle au monde, à soi et aux autres. La possibilité de se penser objet social est à la base même du sujet moderne. Car elle est la conséquence même d'une distance à soi. L'individu moderne est à la fois un produit social (objet) et un écart à lui-même (sujet) capable de s'extraire de ses déterminants sociaux et de devenir un acteur de lui-même, de la société et pourquoi pas de l'histoire.

Mais dans le même temps, et il s'agit là du versant négatif, cette conscience amène toujours à un questionnement jamais refermé et souvent anxigène. Et c'est dans l'existence de ce versant négatif que Charbonneau voyait une explication au fait qu'il y avait si peu de sujets, d'acteurs sociaux et historiques autour de lui. Non pas parce que la socialisation met chacun à sa place et en fait « de bons soldats » (déterminisme), mais parce que la liberté individuelle fait peur. Pour reprendre le vocabulaire de Charbonneau : cette liberté renvoie toujours au statut tragique de la condition humaine. Et même à son double statut tragique : situationnel et existentiel.

Situationnel d'abord : car dès qu'il y a réflexivité, décalage de soi à soi, s'ouvre pour l'individu, un fossé que ne sera jamais plus comblé entre son désir d'être et ce qu'il est ou, dit autrement, entre sa subjectivité et son existence sociale, entre son être et son statut, entre lui comme personne et lui comme personnage. La liberté existe bien dans cette distance, dans ce décalage, dans ce non-recouvrement, mais cet espace est trop souvent synonyme de tension et parfois même de contradiction. Charbonneau explique bien que, pour échapper à cette tension,

l'individu préfère souvent renoncer à sa liberté au profit d'un conformisme réconfortant, d'un habitat confortable de statuts et d'une application rituelle de rôles sociaux.

Toute l'originalité de la démonstration de Charbonneau est, me semble-t-il, de lire ce conformisme non pas comme le fruit d'un déterminisme social (à la Bourdieu), mais comme la conséquence d'une fatigue d'être soi (à la Erhenberg). Cette fuite nous parle finalement de la souffrance ou de la difficulté de l'individu moderne à être un sujet capable de relever le défi de la gestion de sa liberté. Et de sa difficulté à être lui-même, en dehors de ce qui informe son individualité sous la forme d'un destin, d'une appartenance ou d'une dépendance. Dans la modernité (et encore plus dans l'hypermodernité actuelle), l'individu n'est redevable qu'à lui-même de ses réussites et de ses échecs. Cette liberté-là est anxiogène, ou en tout cas la plupart du temps trop exigeante. Et pour y échapper, il est par exemple rassurant de se laisser couler dans un statut de simple consommateur et de ne pas trop se poser de question. Et c'est ainsi que Charbonneau avance une explication au peu de succès de l'écologie politique...

Existentiel ensuite (et il s'agit là d'un thème qui aura hanté toute la vie de Charbonneau, en tout cas, c'est ce qui transparaît bien dans « Je fus »). Avoir conscience de soi, c'est avoir conscience de sa finitude. Du caractère aléatoire, éphémère et à tout considérer négligeable de son existence. Kant écrivait : « La raison humaine a cette destinée particulière d'être accablée de questions qu'elle ne peut écarter, car elles lui sont proposées par la nature de la raison même, mais elle ne peut non plus y répondre, car elles dépassent tout pouvoir de la raison humaine. » Or donc : la conscience prise au piège d'elle-même sans autre échappatoire que l'angoisse existentielle ou le renoncement à la raison même. Et ici aussi Charbonneau nous parle de la fuite de la liberté : les questions existentielles, sans réponse et trop angoissantes sont recouvertes, soit par du religieux instrumentalisé, soit, ce qui est plus moderne, par la croyance en la science ou aux idéologies transformatrices du réel, soit encore, ce qui est désormais hypermoderne, par un emballement occupationnel ne laissant plus aucune place au temps de réflexion, au silence et à la méditation. Ce qui me permet de faire une transition directe avec le troisième thème : le temps.

3) Le temps

Dans les écrits de Charbonneau ne cesse d'apparaître, au moins en filigrane, une réflexion sur le temps avec, comme un leitmotiv, ce constat : tout s'accélère, va plus vite, les repères n'existent plus, les paysages disparaissent, les villes se métamorphosent, le rapport au constant n'est plus qu'un souvenir, et les conditions qui permettent, à tous les sens du terme, à l'individu de faire le point, disparaissent. Et ici aussi, Charbonneau se révèle singulièrement critique d'un point de vue hypermoderne en ce qu'il a bien anticipé les dégâts d'une telle pratique utilitaire et rentabiliste du temps.

La chasse au temps perdu, le culte du potentiel, la montée de l'urgence, la pression de l'immédiat et la multiplication des informations plongent l'individu contemporain dans une situation d'injonctions répétées à réagir de plus en plus vite. Cette accélération peut être vécue de façon positive : comme multiplicateur d'activités et d'opportunités, comme révélateur de certaines potentialités organisationnelles jusqu'alors inexploitées, comme agent de simplification ou encore comme réhabilitation de l'intuition individuelle dans la gestion des affaires. Elle peut aussi être source de satisfactions, en particulier pour certains professionnels indépendants qui, vivant cette course au temps sous la forme de défis renouvelés, la trouvent passionnante et parfois gratifiante. Mais cette accélération peut aussi donner le vertige, et la chute n'est alors pas exclue. Dans un monde où tout s'accélère et se bouscule, l'individu placé en état d'urgence quasi permanent court en effet deux risques.

Le premier de ces risques est de réagir à l'impulsion afin d'éviter ce qu'on pourrait appeler « l'effet bouchon » : l'accumulation incontrôlable d'informations interdisant leur traitement efficace. Dans cette accélération, synonyme de diminution du temps de réflexion,

l'accessoire risque de recouvrir l'essentiel. Outre le stress lié à l'activité fébrile qui en résulte, le danger d'une telle réaction est de voir remplacer la réflexion et l'imaginaire par une espèce de réflexe à parer au plus pressé. Il est évidemment des situations dans lesquelles nécessité fait loi. Mais l'extension de ce mode de réaction menace de le transformer en un véritable mode de fonctionnement. Focalisées sur la réaction aux sollicitations immédiates, personnes et structures courent alors le risque de perdre tout pouvoir stratégique au profit de pures tactiques d'adaptation à un environnement qu'elles ne maîtrisent plus. Dans ce cas, l'information devient bruit, la vitesse précipitation, et les passages à l'acte font office de décisions. Ce type de conduite risque de rendre obsolète la notion même de projet. Le projet nécessite une certaine confiance dans l'avenir. Il relève d'un « pari » sur le futur en pensant que l'action programmée pourra s'y déployer. Il n'y a évidemment, en la matière, aucune certitude : seule la confiance permet de différer, de planifier, de se représenter ce qui sera contre ce qui est. Mais si le présent lui-même apparaît comme indéterminé, n'est plus vécu que comme immédiateté éphémère, comment penser le projet dans sa durée ? Dans un monde où il faut s'adapter rapidement, comment peut-on encore adapter le monde dans la durée ?

Le second risque est de se mettre à hésiter dans l'urgence. Les prises de décision deviennent alors autant de violences que l'individu s'impose dans une situation qu'il ne maîtrise plus. Tensions, stress et parfois même anxiété ont alors toutes chances d'apparaître. Le branché se sent non plus interpellé mais harcelé. Tout un ensemble de pathologies psychosomatiques sont associées à cette contradiction dans laquelle se place l'individu en « surchauffe » occupationnelle. D'un côté la conscience de l'urgence, de l'autre celle de ne pouvoir y faire face, ce qui ne fait qu'augmenter la pression. Il est même des cas où l'individu reste comme « sonné » devant trop d'interpellations. Pour lui, la seule façon de ne pas cesser d'exister complètement est alors de « craquer ». Entrant dans un véritable état de catalepsie, il « démissionne » par overdose communicationnelle pour tomber dans un vide apathique.

Il est évidemment des situations où nécessité fait loi. Mais l'extension de ce mode de réaction menace de le transformer en un véritable mode de fonctionnement. Focalisé sur la réaction aux sollicitations immédiates dont il est l'objet, l'homme pressé court dans ce cas le risque de souffrir de tomber ce que j'ai appelé le « tourbillon du zappeur ». Ce tourbillon du branché attire. Il attire parce que la force du courant qui l'alimente est celle du système économique actuel basé sur la généralisation de la gestion en « temps réel » et qu'il est difficile d'échapper à sa pression. Il attire aussi parce que la forme qu'il donne à l'action (la vitesse, le défi, le zapping, le sentiment de puissance) n'est pas sans procurer une certaine jouissance à ceux qui l'expérimentent. Il attire enfin peut-être parce qu'en ramassant le temps dans une sorte de présent continu, il « distrait » (au sens pascalien du terme) l'individu du temps qui passe, et donc de questions existentielles potentiellement inquiétantes.

Mais le tourbillon du branché peut aussi être pensé comme un écueil qu'il s'agit d'éviter. Face à la dispersion et à l'égarément qu'il peut engendrer, à l'aléatoire trop souvent côtoyé et au stress qu'il suscite, à l'éphémère renouvelé dans une sorte d'éternel présent, une réaction apparaît. Elle renvoie à une logique critique qui vise à ne pas se laisser déposséder de sa propre temporalité, de ses propres rythmes au profit d'une mise en synchronie universelle qui unirait « en temps réel » tous les « branchés » du « grand réseau » dans une sorte de compulsion totalisante. Cette logique rétablit la durée et replace l'individu dans une continuité qui lui permet de renouer avec un ordre possible de référence. Elle réintroduit l'épaisseur du temps de la maturation, de la réflexion et de la méditation là où le heurt de l'immédiat et de l'urgence oblige à réagir trop souvent sous le mode de l'impulsion. Cette logique est celle de la mise en perspective de soi dans le temps sous la forme d'un récit, d'une narration sans cesse revisitée. Car, en définitive, ce n'est pas le temps qui passe mais l'individu.

Ici aussi la pensée de Charbonneau est d'une singulière actualité lorsqu'il nous rappelle que, face à l'entrée massive de notre société dans une culture de l'immédiat, de l'impulsion et

de l'urgence généralisée, il y a des moments qui résistent à l'accélération, des durées qui ne sauraient être brusquées, et des instants qui échappent à la logique du gain et de la vitesse, et que ces moments, ces durées et ces instants sont indispensables à la formation de soi comme sujet.